

Chapitre 05 : Le courant Marxiste

Pour Marx, l'évolution de la pensée et de la société humaine, suit donc une course dialectique. Plusieurs modes de productions (féodalisme, esclavagisme, capitalisme...) se succèdent. Chaque mode se heurtant à un moment donné aux contradictions entre les institutions et les forces productives, qui trouvent leur résolution dans le mode qui leur succède. À terme, ces contradictions doivent, par l'action consciente de l'Humanité (et du prolétariat en particulier), se réconcilier dans une synthèse : le communisme.

5.1. La théorie de la valeur chez Marx

Pour Marx toutes les marchandises ont à la fois des valeurs d'usage et des valeurs d'échange. Comme Ricardo, Marx considère que la valeur d'un objet est proportionnelle à la quantité de travail qu'il incorpore. Une marchandise est donc une valeur travail. Mais Marx est bien conscient qu'on pourrait lui objecter que, le travail d'un manoeuvre n'est pas comparable avec celui d'un ouvrier très qualifié ou d'un ingénieur, il est impossible de quantifier le travail contenu dans une marchandise. Autrement dit, le travail n'étant pas homogène, il ne pourrait pas constituer un étalon. Pour lever cette difficulté due aux différences qualitatives du travail et pour qu'il soit un bon instrument de mesure de la valeur, Marx précise que la valeur d'une marchandise doit être mesurée par le « **temps de travail socialement nécessaire** ». C'est la durée de travail que la production nécessite en moyenne compte tenu des conditions d'habileté et du niveau de développement de la société. Donc, le travail qui permet de mesurer la valeur est un « travail abstrait » différent du « travail concret » qui a effectivement servi à produire le bien considéré. Pour parfaire son analyse de la valeur travail, Marx distingue aussi le « travail direct » et le « travail indirect » ou « travail mort ». Le premier est celui du ou des ouvriers qui ont participé à la fabrication de la marchandise. Le second est celui qui est incorporé dans tous les équipements, les machines, les articles consommés dans l'acte de production de la marchandise. Le travail humain n'est pas, en effet, le seul facteur de production. Elle exige aussi du capital et des consommations intermédiaires. Or, ces moyens de production sont eux-mêmes le résultat d'un travail qui a été réalisé au cours des phases antérieures à la production de la marchandise. La valeur d'un objet se compose donc du travail direct que sa production a nécessité et du travail indirect qu'a nécessité la fabrication des machines, outils et fournitures utilisées au cours de sa production.

Le travail est donc à la fois le fondement et la mesure de la valeur. Mais là ne réside pas l'originalité de l'apport de Marx car, sur ce point, il ne fait qu'approfondir la théorie ricardienne. Sa principale innovation réside dans l'application de la loi de la valeur à une marchandise particulière, la force de travail. Cette expression désigne « l'ensemble des facultés physiques et intellectuelles qui existent dans le corps d'un homme, dans sa personnalité vivante, et qu'il doit mettre en mouvement pour produire des choses utiles » (Marx, *Le Capital*, Livre 1).

La force de travail, comme toute marchandise, est une valeur d'usage car, quand elle est mise à la disposition d'un capitaliste, elle a une utilité, elle permet de créer des produits et de la valeur. Elle est aussi une valeur d'échange qui s'exprime par le salaire. Marx assimile

ainsi le salariat à un achat par le capitaliste, non du travail du salarié, mais de sa force de travail ou de sa capacité à travailler. En effet, dans le système du salariat, les travailleurs sont contraints de vendre à des employeurs leur force de travail pour, en échange, percevoir un salaire et survivre. Comment est fixé le niveau du salaire dans une économie? Rappelons que le salaire est pour Marx le prix de la force de travail et que celle-ci est une marchandise. Donc, comme toute marchandise, la force de travail est payée à sa valeur d'échange. Autrement dit la valeur de la force de travail est la quantité de travail socialement nécessaire pour produire cette force de travail, c'est-à-dire pour produire les biens et services dont l'ouvrier a besoin pour vivre et faire vivre sa famille. Le salaire doit en effet permettre l'entretien et le remplacement de la force de travail, c'est-à-dire qu'il doit être suffisant pour faire vivre le travailleur, sa famille et ses enfants.

5.2. La plus-value

Marx explique qu'au cours du processus de production, l'ouvrier vend sa force de travail et perçoit un salaire. Il travaille et crée des marchandises dont la valeur est supérieure à celle de sa rémunération (sur-travail). L'emploi de la force de travail donne aux capitalistes, la possibilité de s'approprier une plus-value. Les salariés, eux, sont privés d'une partie des richesses qu'ils ont créées, ils sont spoliés et exploités. C'est pourquoi les intérêts de la bourgeoisie et du prolétariat sont contradictoires. Les profits des uns s'obtiennent par l'exploitation des autres.

L'usage de la force de travail est, pour Marx, l'unique source de la plus-value, même si la production exige, outre le travail humain, des machines, des outils ou des matières premières. Il considère que ces autres facteurs de production ne contribuent pas de la même façon à la création de valeur lors du processus de production. Pour lui, seul l'ouvrier crée plus de valeur qu'il n'en coûte. En revanche, la valeur des autres moyens de production est uniquement transmise au cours du processus de production aux marchandises nouvellement créées. Si on utilise une livre de coton qui coûte un shilling, son utilisation ajoute au produit une valeur de 1 shilling. Cette valeur de 1 shilling est une simple reproduction, non une création. On peut appliquer le même raisonnement à une machine de 1000 livres qui s'userait en 1000 jours. Son emploi quotidien transmet une valeur d'une livre.

Marx distingue ainsi le capital variable et le capital constant. Il appelle capital variable la partie du capital des entreprises qui sert à rémunérer la force de travail, qui sert au paiement des salariés. Cette partie du capital contribue en effet à faire varier, en l'occurrence à faire augmenter, la valeur totale. Il appelle capital constant la partie du capital des entreprises qui correspondent aux machines, aux consommations intermédiaires, car elle n'est pas créatrice de la valeur.

5.3. Les contradictions internes du capitalisme

5.3.1. L'accumulation du capital

L'accumulation du capital est le processus qui permet d'augmenter le stock de capital initial par l'investissement, c'est-à-dire par l'utilisation productive d'une partie de la plus-

value réalisée. Plus le capitaliste transforme en capital une partie importante de sa plus-value, plus l'accumulation sera forte et plus il s'enrichira. Pour pouvoir accumuler du capital, il doit vendre ses marchandises et retransformer en capital une partie de l'argent ainsi obtenu. Par conséquent, il ne doit pas consommer pour ses propres besoins l'intégralité de sa plus-value. Il ne peut en faire qu'une consommation partielle pour procéder à un réinvestissement.

Selon Marx, l'accumulation du capital se fait le plus souvent avec une diminution de la composition organique du capital. Par exemple, les entreprises se concentrent et se mécanisent. Elles substituent du capital constant au capital variable. Leur demande de travail baisse donc tandis qu'augmente le chômage. Il y a alors un excès de travailleurs par rapport aux besoins de l'économie. Marx qualifie cette surpopulation de relative. L'adjectif relatif s'oppose à celui d'absolu qu'utilisait Malthus pour caractérisait la surpopulation quand le nombre d'habitants d'un pays excède les moyens de subsistance disponibles. La surpopulation relative s'explique, elle, par l'accumulation importante du capital qui ne permet plus d'utiliser toute la population active. Elle contribue d'ailleurs à son tour à l'accumulation puisqu'elle a créé une « armée de réserve industrielle » qui fait baisser les salaires, qui donc fait augmenter la plus-value et ainsi les possibilités d'investissement.

5.3.2. La baisse tendancielle du taux de profit

Le capitalisme connaît, comme les classiques l'avaient perçu, une tendance à la baisse du taux de profit. La définition du taux de profit permet à Marx de définir son évolution tendancielle. Nous savons que du fait de la concurrence, le capitaliste doit recourir aux innovations techniques et les incorporer à son organisation, qu'il est conduit à accroître la part de son capital constant. Proportionnellement, il augmente ainsi plus vite que le capital variable. Or, seul le capital variable est créateur de valeur. Donc, l'accumulation du capital fait augmenter la masse totale du profit, mais fait diminuer le taux de profit. En effet, si v et si pl/v restent stables, l'augmentation de c conduit à une décroissance du rapport $pl/(c+v)$. Le taux de profit baisse donc au fur et à mesure de la modification de la composition organique du capital. Marx exprime ainsi sa loi: « *La croissance progressive du capital constant, par rapport au capital variable, doit avoir nécessairement pour résultat une chute graduelle du taux de profit général, à supposer que les taux de plus-value ou d'exploitation du travail par le capital restent constants.* » C'est pour Marx une loi économique très importante puisqu'elle lui permet de montrer que le système capitaliste devient à terme un obstacle au développement économique. Il est condamné à s'autodétruire du fait même de ses propres lois de fonctionnement.